

COURS DE PHILOSOPHIE POSITIVE

PREMIÈRE LEÇON

Exposition du but de ce cours, ou considérations générales sur la nature et l'importance de la philosophie positive.

SOMMAIRE : I. Objet de la première leçon : définir le but et la nature de la philosophie positive. — II. Loi des trois états : *théologique, métaphysique, positif*; caractéristiques de chacun de ces états. — III. Démonstration de la loi des trois états : 1° preuves *historiques*; 2° preuves *théoriques*. — IV. Nature de la philosophie positive : *principe des lois*; les *explications* positives. — V. Bref historique du positivisme. — VI. Situation actuelle; seule, la *Physique sociale* reste à fonder. — VII. Nécessité d'une systématisation des sciences; rôle et esprit de la philosophie positive dans cette réorganisation de l'ensemble des connaissances. — VIII. Avantages d'un tel travail : 1° découverte rationnelle des lois de l'esprit humain; critique de la méthode subjective en psychologie; 2° refonte des méthodes d'éducation; 3° contribution aux progrès des sciences spéciales; 4° réorganisation de la société. — IX. Résumé. — X. Impossibilité de réduire à une loi unique l'explication de tous les phénomènes.

I. — L'objet de cette première leçon est d'exposer nettement le but du cours, c'est-à-dire de déterminer exactement l'esprit dans lequel seront considérées les diverses branches fondamentales de la philosophie naturelle¹, indiquées par le programme sommaire que je vous ai présenté.

1. Synonyme de *philosophie positive*, philosophie portant sur les faits donnés dans la nature.

Sans doute, la nature de ce cours ne saurait être complètement appréciée, de manière à pouvoir s'en former une opinion définitive, que lorsque les diverses parties en auront été successivement développées¹. Tel est l'inconvénient ordinaire des définitions relatives à des systèmes d'idées très étendus, quand elles en précèdent l'exposition. Mais les généralités peuvent être conçues sous deux aspects, ou comme aperçu d'une doctrine à établir, ou comme résumé d'une doctrine établie. Si c'est seulement sous ce dernier point de vue qu'elles acquièrent toute leur valeur, elles n'en ont pas moins déjà, sous le premier, une extrême importance, en caractérisant dès l'origine le sujet à considérer². La

1. Il n'y a pas d'esprit plus systématique que celui de Comte. Il faut bien s'en convaincre : chacune de ses idées n'acquiert son véritable sens que lorsqu'on est parvenu à la mettre en la place exacte qu'elle doit occuper relativement à l'ensemble de la doctrine. On verra plus loin l'importance toute spéciale que Comte attache au mode *historique* d'exposition. Il s'agit ici des méthodes et des résultats généraux des sciences. Or une méthode ne doit jamais être étudiée *in abstracto*, mais bien à propos de la science qui l'a le plus utilisée. C'est donc seulement quand toutes les méthodes auront été formulées, et les résultats de toutes les sciences examinés, que l'on pourra se faire une idée juste sur le *Cours de philosophie positive*.

2. Les phénomènes sont complexes et les ressources de l'esprit humain limitées. En présence de cette complexité, il faudra, dans chaque cas, dégager le phénomène le plus simple possible, et l'étudier tout d'abord à part, quitte à revenir ensuite aux phénomènes complexes réellement donnés. C'est à cette nécessité que répond l'*abstraction*. Par exemple, en géométrie, on fait abstraction des propriétés physiques des corps

circonscription générale du champ de nos recherches, tracée avec toute la sévérité possible, est, pour notre esprit, un préliminaire particulièrement indispensable dans une étude aussi vaste et jusqu'ici aussi peu déterminée que celle dont nous allons nous occuper. C'est afin d'obéir à cette nécessité logique que je crois devoir vous indiquer, dès ce moment, la série des considérations fondamentales qui ont donné naissance à ce nouveau cours, et qui seront d'ailleurs spécialement développées, dans la suite, avec toute l'extension que réclame la haute importance de chacune d'elles.

afin de n'avoir à raisonner que sur leur forme et sur leur grandeur. L'espace n'est qu'une image fondamentale résultant de ce qu'au lieu d'envisager l'étendue *dans* les corps nous la concevons comme le *milieu indéfini* des corps. De même les notions de *surface* et de *ligne* correspondent à des abstractions commodes. Nous les formons afin de pouvoir penser à l'étendue soit dans deux sens, soit dans un seul sens. En mécanique, l'idée *d'inertie* (incapacité des corps à modifier l'action des forces qui s'exercent sur eux) n'est qu'une abstraction; elle est physiquement fautive, car tous les corps, même inanimés, manifestent une activité spontanée.

En astronomie, les phénomènes *géométriques* et *mécaniques* des corps célestes sont envisagés comme si ces corps ne pouvaient pas présenter des phénomènes d'un autre ordre, ce qui est faux. En biologie, l'emploi de la méthode comparative exige que l'on ait dégagé un type abstrait de structure anatomique ou de fonction physiologique, auquel ensuite on comparera tous les autres types de la série, en les considérant soit comme des complications, soit comme des simplifications graduelles. Ces exemples montrent que c'est chez Comte un procédé constant que de limiter dès l'origine le sujet des recherches. Des abstractions préalables sont nécessaires en philosophie comme dans toutes les sciences.

II. — Pour expliquer convenablement la véritable nature et le caractère propre de la philosophie positive, il est indispensable de jeter d'abord un coup d'œil général sur la marche progressive de l'esprit humain, envisagée dans son ensemble ; car une conception quelconque ne peut être bien connue que par son histoire¹

En étudiant ainsi le développement total de l'intelligence humaine dans ses diverses sphères d'activité, depuis son premier essor le plus simple jusqu'à nos jours, je crois avoir découvert une grande loi fondamentale², à laquelle il est assujéti par une nécessité invariable, et qui me semble pouvoir être solidement établie, soit sur les preuves rationnelles fournies par la connaissance de notre organisation, soit sur les vérifications historiques résultant d'un examen attentif du passé³. Cette loi consiste en ce que chacune de nos con-

1. A cause de l'intime liaison qui existe entre les différents esprits. La diversité individuelle des cerveaux n'est qu'une apparence. L'humanité est un grand Être qui se développe continuellement. Une pensée ne peut donc être comprise que si on la rapporte à l'Humanité dans son ensemble, c'est-à-dire si l'on en fait l'histoire.

2. C'est la célèbre « Loi des trois états » la loi la plus générale et la plus essentielle de la science sociale, car seule l'histoire de l'évolution intellectuelle permet de comprendre toutes les autres évolutions. En ce qui concerne le passage d'un état à l'autre, v. ci-après le commentaire du *Discours sur l'esprit positif*, p. 211-222, 233-237.

3. Les leçons sur la *Physique sociale* (leçons 46-52) contiennent une double démonstration de la loi des trois états : 1° psychologique ; 2° historique. La démonstration psychologique déduit cette loi de la connaissance de la nature humaine. Voici comment. Comte invoque des motifs intellectuels

ceptions principales, chaque branche de nos connaissances, passe successivement par trois états théoriques différents : l'état théologique, ou fictif; l'état métaphysique, ou abstrait; l'état scientifique, ou positif. En d'autres termes, l'esprit humain, par sa nature, emploie successivement dans chacune de ses recherches trois méthodes de philosopher, dont le caractère est essentiellement différent et même radicalement opposé : d'abord la méthode théologique, ensuite la méthode métaphysique, et enfin la méthode positive. De là, trois sortes de philosophies, ou de systèmes généraux de conceptions sur l'ensemble des phénomènes, qui s'excluent mutuellement; la première est le point de départ nécessaire de l'intelligence humaine; la troisième, son état fixe et définitif; la seconde est uniquement destinée à servir de transition.

morales, sociaux. Au point de vue intellectuel, il n'y a pas d'observation possible sans une hypothèse directrice. La philosophie théologique a été nécessairement la première explication des phénomènes, parce qu'elle est la plus naturelle, la seule qui n'en suppose pas d'autre avant elle. En effet elle consiste à interpréter les phénomènes comme *résultant de volontés analogues à la volonté humaine*. Or, l'homme a immédiatement conscience de son effort et de ses volitions. Au point de vue moral, la théologie était nécessaire pour exciter et soutenir le courage de l'homme en face de l'univers et pour éveiller nos facultés spéculatives en nous promettant l'empire du monde. — Socialement, il fallait un ensemble de croyances communes pour l'organisation des premiers groupements : la théologie a fourni d'emblée ces croyances auxquelles tous ont adhéré; et elle a permis la création et la prépondérance d'une classe spéculative,

Dans l'état théologique, l'esprit humain dirigeant essentiellement ses recherches vers la nature intime des êtres, les causes premières et finales de tous les effets qui le frappent, en un mot, vers les connaissances absolues¹, se représente les phénomènes comme produits par l'action directe et continue d'agents surnaturels plus ou moins nombreux, dont l'intervention arbitraire² explique toutes les anomalies apparentes de l'univers.

Dans l'état métaphysique, qui n'est au fond qu'une

adonnée aux recherches théoriques, la classe sacerdotale. Telle est la démonstration psychologique. On voit que ce serait une erreur de croire que Comte opère cette déduction sur le sujet humain *individuel*. Comte ne croit pas à l'efficacité de la méthode introspective. C'est le sujet *universel* qu'il considère, et sa psychologie de l'intelligence s'appuie *sur les résultats de l'application de l'intelligence aux faits*. Quant aux preuves historiques, elles consistent dans l'examen de la hiérarchie et du progrès des sciences. On pourrait objecter à la loi des trois états que ces divers modes de philosophie se rencontrent parfois simultanément dans un même esprit. L'étude du développement des sciences répond à cette objection en montrant que, selon l'ordre général, les premières d'entre elles ont pu parvenir à l'état positif, tandis que les suivantes s'attardaient encore dans la phase théologique ou théologico-métaphysique. On ne peut pas indiquer de science dont l'évolution ait suivi l'ordre inverse, c'est-à-dire ait commencé par l'état positif pour finir par l'état théologique. L'histoire vérifie donc bien les raisonnements de la psychologie.

1. C'est-à-dire *non subordonnées aux faits*.

2. L'intervention des agents surnaturels est arbitraire, en ce sens qu'elle n'est pas régie par des lois invariables.

simple modification générale du premier, les agents surnaturels sont remplacés par des forces abstraites, véritables entités (abstractions personnifiées) inhérentes aux divers êtres du monde, et conçues comme capables d'engendrer par elles-mêmes tous les phénomènes observés, dont l'explication consiste alors à assigner pour chacun l'entité correspondante¹.

1. Au lieu d'étudier en mécanique les forces comme « des mouvements produits ou tendant à se produire », on personnifiera les forces, on recherchera la cause première des mouvements. Il est très difficile de se débarrasser de l'esprit métaphysique. Comte pense que c'est encore cet esprit qui inspire les savants lorsqu'ils s'évertuent à trouver des démonstrations analytiques de notions fondamentales en réalité empruntées à l'observation, ainsi en mécanique *la composition des forces*. En physique, on peut donner, pour exemple d'une persistance de cet esprit funeste, les hypothèses sur les fluides ou sur l'éther. Supposer que la chaleur puisse exister à part du corps chaud, la lumière à part du corps lumineux, c'est remplacer l'observation des faits par l'invention d'entités qui n'expliquent rien, mais ne sont qu'une traduction en langage abstrait des anciennes divinités. En chimie, la doctrine des *affinités* qui, sous prétexte d'expliquer les combinaisons, se borne à répéter en termes abstraits l'énoncé du problème, est essentiellement une théorie métaphysique. Même remarque au sujet de doctrines biologiques comme celles de Van Helmont ou de Stahl qui prétendent rendre compte de la vie par des entités telles que « l'archie », « l'âme », « le principe vital ». Il n'est pas jusqu'à Bichat qui ne subisse l'influence de la métaphysique quand il parle des « forces vitales ». Toutefois, il faut reconnaître que de pareilles doctrines, tout en demeurant étrangères à la philosophie positive, en sont pourtant moins éloignées que les « divagations » théologiques. La métaphysique est une sorte de compromis provi-

Enfin, dans l'état positif, l'esprit humain reconnaissant l'impossibilité d'obtenir des notions absolues, renonce à chercher l'origine et la destination de l'univers, et à connaître les causes intimes des phénomènes, pour s'attacher uniquement à découvrir, par l'usage bien combiné du raisonnement et de l'observation, leurs lois effectives, c'est-à-dire leurs relations invariables de succession et de similitude. L'explication des faits, réduite alors à ses termes réels¹, n'est plus désormais que la liaison établie entre les divers phénomènes particuliers et quelques faits généraux², dont les progrès

soire entre la théologie et le positivisme : d'un côté elle décompose l'ancien système de croyances; d'autre part, elle constitue encore un système d'explication universelle, à l'abri duquel l'esprit positif se développe.

1. Empruntée à l'étude des faits eux-mêmes, et ne consistant plus à imaginer des entités.

2. Il importe de se représenter exactement ce que Comte entend par « faits généraux. » Dans la 2^e leçon, il définit les faits généraux « ceux qui se compliquent le moins des autres ». Les phénomènes mathématiques sont les plus généraux parce qu'ils sont les plus indépendants : on les retrouve partout, tandis qu'on peut les étudier en eux-mêmes sans s'occuper des faits chimiques, biologiques, etc... La gravitation universelle est un fait général parce que les observations et les lois astronomiques de Kepler et d'Huyghens, celles de Galilée sur la pesanteur, n'apparaissent plus que comme des cas particuliers de la loi de Newton. Un fait général est donc *un type de fait qu'on retrouve toujours semblable à lui-même dans les domaines les plus divers.* Arriver à la connaissance d'un fait général, c'est donner une *explication positive*, c'est-à-dire une explication permettant de *lier ensemble et d'assimiler* les uns aux autres le plus

de la science tendent de plus en plus à diminuer le nombre.

Le système théologique est parvenu à la plus haute perfection dont il soit susceptible, quand il a substitué l'action providentielle d'un être unique au jeu varié des nombreuses divinités indépendantes qui avaient été imaginées primitivement¹. De même, le dernier terme du système métaphysique consiste à concevoir, au lieu des différentes entités particulières, une seule grande entité générale, la *nature*, envisagée comme la source

grand nombre de phénomènes. Ainsi quand un physicien explique la gravitation par la pesanteur, il compare la gravitation, fait qui lui est peu connu, à la pesanteur, fait qui lui est plus familier. Un astronome expliquera la pesanteur par la gravitation. La classification des sciences la plus rationnelle sera celle qui manifestera le fait le plus général.

1. La plus haute perfection se définit par la plus grande rationalité et positivité. A mesure que l'on passe du fétichisme au polythéisme, et enfin au monothéisme, les dieux s'éloignent des phénomènes, et, pour ainsi dire, se raréfient, deviennent de plus en plus abstraits, jusqu'à ce qu'enfin l'humanité en arrive à la conception d'un Dieu unique. A ce moment, l'étude scientifique des phénomènes est presque aussi libre qu'elle pourra l'être plus tard sous le régime positif. Les caprices des agents surnaturels ne déconcertent plus l'esprit. On admet l'immutabilité des lois naturelles. Les scolastiques essayent de concilier cette constance des lois avec l'idée de Dieu. Vaines tentatives : la plus haute perfection du régime théologique est toute proche de sa décadence. L'esprit positif, qui a amené la théologie à devenir de plus en plus abstraite et générale, doit la ruiner définitivement en se substituant à elle dans l'explication des phénomènes.

unique de tous les phénomènes. Pareillement, la perfection du système positif, vers laquelle il tend sans cesse, quoiqu'il soit très probable qu'il ne doive jamais l'atteindre, serait de pouvoir se représenter tous les divers phénomènes observables comme des cas particuliers d'un seul fait général, tel que celui de la gravitation, par exemple¹.

III. — Ce n'est pas ici le lieu de démontrer spécialement cette loi fondamentale du développement de l'esprit humain, et d'en déduire les conséquences les plus importantes. Nous en traiterons directement, avec toute l'extension convenable, dans la partie de ce cours relative à l'étude des phénomènes sociaux². Je ne la considère maintenant que pour déterminer avec précision le véritable caractère de la philosophie positive, par opposition aux deux autres philosophies qui ont successivement dominé, jusqu'à ces derniers siècles, tout notre système intellectuel. Quant à présent, afin de ne

1. C'est sur des passages comme celui-ci qu'on s'appuie parfois pour reprocher à Comte d'avoir voulu tout réduire aux mathématiques. Nous verrons qu'il n'y a rien de plus faux qu'une pareille interprétation de sa philosophie. (Cf. p. 85-89 et p. 200, n° 1).

2. Les personnes qui désireraient immédiatement à ce sujet des éclaircissements plus étendus pourront consulter utilement trois articles de *Considérations philosophiques sur les sciences et les savants* que j'ai publiés, en novembre 1825, dans un recueil intitulé *le Producteur* (N^{os} 7, 8 et 10), et surtout la première partie de mon *Système de politique positive*, adressée, en avril 1824, à l'Académie des Sciences, et où j'ai consigné, pour la première fois, la découverte de cette loi. (*Note de Comte.*)

pas laisser entièrement sans démonstration une loi de cette importance, dont les applications se présenteront fréquemment dans toute l'étendue de ce cours, je dois me borner à une indication rapide des motifs généraux les plus sensibles qui peuvent en constater l'exactitude.

En premier lieu, il suffit, ce me semble, d'énoncer une telle loi, pour que la justesse en soit immédiatement vérifiée par tous ceux qui ont quelque connaissance approfondie de l'histoire générale des sciences. Il n'en est pas une seule, en effet, parvenue aujourd'hui à l'état positif, que chacun ne puisse aisément se représenter, dans le passé, essentiellement composée d'abstractions métaphysiques, et, en remontant encore davantage, tout à fait dominée par les conceptions théologiques. Nous aurons même malheureusement plus d'une occasion formelle de reconnaître, dans les diverses parties de ce cours, que les sciences les plus perfectionnées conservent encore aujourd'hui quelques traces très sensibles de ces deux états primitifs¹.

1. « L'astronomie est jusqu'ici la seule branche de la philosophie naturelle dans laquelle l'esprit humain se soit enfin rigoureusement affranchi de toute influence théologique et métaphysique directe ou indirecte » (Début de la 19^e leçon). C'est dans les leçons sur la physique sociale que Comte a formulé avec le plus de précision les principaux caractères de l'état métaphysique : « L'esprit de toutes les spéculations, à l'état théologico-métaphysique, est à la fois *idéal dans la marche, absolu dans la conception et arbitraire dans l'application.* » En d'autres termes, l'esprit métaphysique consiste, au point de vue de la *méthode*, à faire prédominer l'*imagination* sur l'*observation* au point de vue de la *doctrine*, à re-

Cette révolution générale de l'esprit humain peut d'ailleurs être aisément constatée aujourd'hui, d'une manière très sensible, quoique indirecte, en considérant le développement de l'intelligence individuelle. Le point de départ étant nécessairement le même dans l'éducation de l'individu que dans celle de l'espèce¹, les diverses phases principales de la première doivent représenter les époques fondamentales de la seconde. Or, chacun de nous, en contemplant sa propre histoire, ne se souvient-il pas qu'il a été successivement, quant à ses notions les plus importantes, *théologien* dans son enfance, *métaphysicien* dans sa jeunesse, et *physicien*²

chercher les notions *absolues*, au point de vue de l'action, à ignorer les lois réelles et à se faire des illusions sur le pouvoir qu'on s'attribue de changer le cours de la nature.

1. C'est là une loi biologique et aussi une loi de physique sociale. En biologie, Comte l'appelle « le second mode général de l'art comparatif » et la formule ainsi : « l'état primitif de l'organisme, même le plus élevé, doit nécessairement représenter, sous le point de vue anatomique ou physiologique les caractères essentiels de l'état complet propre à l'organisme le plus inférieur et ainsi successivement. » (40^e leçon). Nous dirions aujourd'hui que l'ontogenèse résume la phylogenèse (loi de Fritz Müller.) En sociologie, l'évolution de chaque groupe social étant conforme à celle d'un type abstrait d'humanité, on devra comparer des états analogues dans des groupes différents. Etant donné une civilisation supérieure, on pourra retrouver un de ses états primitifs actuellement réalisé sous forme de l'état présent d'une civilisation inférieure. Cette espèce d'*exploration comparative* permettra de connaître soit des phases dont il n'y a plus de traces, soit des intermédiaires entre deux phases.

2. Le mot *physicien* est pris ici dans une acception très

dans sa virilité? Cette vérification est facile aujourd'hui pour tous les hommes au niveau de leur siècle.

Mais, outre l'observation directe, générale ou individuelle, qui prouve l'exactitude de cette loi, je dois surtout, dans cette indication sommaire, mentionner les considérations théoriques qui en font sentir la nécessité.

La plus importante de ces considérations, puisée dans la nature même du sujet, consiste dans le besoin, à toute époque, d'une théorie quelconque¹ pour lier les faits, combiné avec l'impossibilité évidente, pour l'esprit humain à son origine, de se former des théories d'après les observations.

Tous les bons esprits répètent, depuis Bacon, qu'il n'y a de connaissances réelles que celles qui reposent sur des faits observés. Cette maxime fondamentale est évidemment incontestable, si on l'applique, comme il convient, à l'état viril de notre intelligence. Mais en se reportant à la formation de nos connaissances, il n'en est pas moins certain que l'esprit humain, dans son état primitif, ne pouvait ni ne devait penser ainsi. Car,

générale et proche du sens étymologique. Penser en physicien, c'est étudier les phénomènes donnés dans la nature, au lieu de se livrer à des fictions théologiques ou à des abstractions métaphysiques. Notons d'ailleurs que c'est dans les sciences physiques qu'on commence à faire de l'observation un usage très étendu, et que triomphe la méthode expérimentale (28^e leçon).

1. Entendez par « théorie quelconque » non pas la première venue, mais celle qui, à chaque époque, correspond au degré de développement des intelligences.

si d'un côté toute théorie positive doit nécessairement être fondée sur des observations, il est également sensible, d'un autre côté, que, pour se livrer à l'observation, notre esprit a besoin d'une théorie quelconque¹.

1. Cette remarque n'est pas propre à l'état théologique : nul n'a plus fortement que Comte mis en relief la nécessité de l'hypothèse pour suggérer, guider et coordonner les observations ; mais aussi nul n'a plus nettement distingué entre les théories arbitraires et les véritables hypothèses scientifiques. Considérons par exemple le problème astronomique des comètes. La grande excentricité de leurs orbites rendant inextricables les calculs géométriques avec l'hypothèse elliptique, Newton substitue à cette hypothèse l'hypothèse parabolique qui est plus simple et qui demeure exacte jusqu'à 90 degrés du périhélie de la comète, c'est-à-dire jusqu'à la limite de sa visibilité. Les faits, en eux-mêmes, sont donc bien loin de suffire à constituer la science : voici un fait, à savoir que la course régulière des comètes est, en dépit de l'apparence, exactement comparable à celle des planètes. Or, on n'a pu établir ce fait qu'en substituant une hypothèse à une autre. L'esprit ne retrouve les phénomènes dans la nature que comme des conséquences de ses interprétations. Il n'est jamais possible de démontrer une loi que par induction ou par déduction. Or dans l'un et l'autre cas, l'anticipation de l'expérience par la pensée est nécessaire, mais elle doit demeurer assujettie à la double condition d'être vérifiable et de ne prétendre qu'à un degré de précision dont s'accommodent les phénomènes correspondants. La fonction de l'hypothèse est définie par la fonction même de la science : la science ne devant avoir pour objet que les faits et leurs lois, l'hypothèse ne doit pas être autre chose que la construction par l'esprit d'une circonstance non encore perceptible dans le phénomène étudié. Elle doit disparaître aussitôt que se révèle une autre hypothèse concordant mieux avec les faits. Ainsi la doctrine cartésienne des

Si, en contemplant les phénomènes, nous ne les rattachions point immédiatement à quelques principes, non seulement il nous serait impossible de combiner ces observations isolées, et, par conséquent, d'en tirer aucun fruit¹, mais nous serions même entièrement incapables de les retenir ; et, le plus souvent, les faits resteraient inaperçus sous nos yeux².

Ainsi, pressé entre la nécessité d'observer pour se former des théories réelles, et la nécessité non moins impérieuse de se créer des théories quelconques pour se livrer à des observations suivies, l'esprit humain, à

tourbillons s'efface devant la loi newtonienne de la gravitation, ainsi les hypothèses sur la nature et les causes de la pesanteur devant la loi qui se dégage des expériences de Galilée. On remarquera que Comte tient à ce qu'une hypothèse soit vérifiable : il n'admet guère les théories dont le rôle se bornerait à traduire, plus ou moins élégamment, les observations. Par exemple, il rejette en optique les hypothèses relatives à l'émission et à l'ondulation, parce que, dit-il, ce ne sont là que des moyens de combiner plus aisément nos idées. Or cette commodité plus grande ne provient que d'une habitude intellectuelle, et l'on peut tout aussi bien prendre des habitudes plus conformes aux exigences du positivisme.

1. La liaison et l'assimilation étant l'essentiel du travail scientifique.

2. On trouve une justification psychologique de cette idée dans la doctrine de M. Bergson sur l'attention : faire attention c'est faire converger vers un état présent tous les souvenirs capables de l'éclairer. On ne peut donc prêter attention qu'à ce que l'on connaît déjà un peu. Il n'y a pas d'expérience sans un mouvement d'esprit pour aller à la rencontre de l'objet.

sa naissance, se trouverait enfermé dans un cercle vicieux dont il n'aurait jamais eu aucun moyen de sortir, s'il ne se fût heureusement ouvert une issue naturelle par le développement spontané des conceptions théologiques, qui ont présenté un point de ralliement à ses efforts, et fourni un aliment à son activité. Tel est, indépendamment des hautes considérations sociales qui s'y rattachent ¹, et que je ne dois pas même indiquer en ce moment, le motif fondamental qui démontre la nécessité logique du caractère purement théologique de la philosophie primitive.

Cette nécessité devient encore plus sensible en ayant égard à la parfaite convenance de la philosophie théologique avec la nature propre des recherches sur lesquelles l'esprit humain dans son enfance concentre si éminemment toute son activité. Il est bien remarquable, en effet, que les questions les plus radicalement inaccessibles à nos moyens ², la nature intime des êtres, l'ori-

1. Ces « hautes considérations sociales » sont exposées dans le *Discours sur l'esprit positif*, voir p. 208-226.

2. Parce qu'elles sont sans rapport assignable avec notre existence et avec notre action. Or, les problèmes ne nous sont jamais accessibles que dans la mesure où il peut nous être utile de les résoudre. C'est là une conséquence du principe des *conditions d'existence* que le positivisme substitue au principe métaphysique de finalité. Nous vivons au milieu des phénomènes et non pas en dehors d'eux. Ce qu'il nous importe de connaître, ce sont donc les lois de liaison et de simultanéité des phénomènes, non point leur essence profonde ni leur cause première. Avec la complexité des faits augmentent en nombre et en puissance nos moyens de les étudier : la physique à l'expérimentation ; la chimie, les nomenclatures :

gine et la fin de tous les phénomènes, soit précisément celles que notre intelligence se propose par-dessus tout dans cet état primitif, tous les problèmes vraiment solubles étant presque envisagés comme indignes de méditations sérieuses¹. On en conçoit aisément la raison; car c'est l'expérience seule qui a pu nous fournir la mesure de nos forces; et, si l'homme n'avait d'abord commencé par en avoir une opinion exagérée, elles n'eussent jamais pu acquérir tout le développement dont elles sont susceptibles. Ainsi l'exige notre organisation. Mais, quoi qu'il en soit, représentons-nous, autant que possible, cette disposition si universelle et si prononcée, et demandons-nous quel accueil aurait reçu à une telle époque, en la supposant formée, la philosophie positive, dont la plus haute ambition est de découvrir les lois des phénomènes, et dont le premier caractère propre est précisément de regarder comme nécessairement interdits à la raison humaine tous ces sublimes mystères, que la philosophie théologique explique, au contraire,

la biologie, l'art des comparaisons; la sociologie, la méthode historique. Seules, la théologie et la métaphysique n'ont aucun instrument intellectuel spécial. Elles sont donc actuellement vides de sens et dépourvues de portée.

1. Il y a un rapport nécessaire entre la possibilité de formuler des problèmes et la possibilité de les résoudre. Les questions positives n'ont pu se poser à l'intelligence que quand l'intelligence a commencé d'être en possession des méthodes positives. Or, ces méthodes se développent successivement selon un ordre régi par des lois. L'humanité primitive était ambitieuse dans ses prétentions, parce qu'elle n'avait pas encore les moyens d'être limitée.

avec une si admirable facilité¹ jusque dans tous leurs moindres détails.

Il en est de même en considérant sous le point de vue pratique la nature des recherches qui occupent primitivement l'esprit humain. Sous ce rapport, elles offrent à l'homme l'attrait si énergique d'un empire illimité à exercer sur le monde extérieur, envisagé comme entièrement destiné à notre usage, et comme présentant dans tous ses phénomènes des relations intimes et continues avec notre existence². Or, ces espé-

1. Facilité qui tient au caractère fictif de ces prétendues explications. La théologie est inépuisable dans l'invention des hypothèses, parce qu'elle ne soumet pas ces hypothèses au contrôle des faits.

2. Tous les raisonnements de la théologie ont une allure anthropomorphique, parce que l'origine même de la philosophie théologique est une assimilation entre la cause première des choses et la volonté humaine : « Le véritable esprit général de toute philosophie théologique ou métaphysique consiste à prendre pour principe, dans l'explication des phénomènes du monde extérieur, notre sentiment immédiat des phénomènes humains, tandis qu'au contraire la philosophie positive est toujours caractérisée, non moins profondément, par la subordination nécessaire et rationnelle de la conception de l'homme à celle du monde... En faisant prédominer, comme l'esprit humain a dû, de toute nécessité, le faire primitivement, la considération de l'homme sur celle du monde, on est invariablement conduit à attribuer tous les phénomènes à des volontés correspondantes, d'abord naturelles et ensuite extra-naturelles, ce qui constitue le système théologique. L'étude directe du monde extérieur a pu seule, au contraire, produire et développer la grande notion des lois de la nature, fondement indispensable de toute philosophie positive..... Aussi, peut-on remarquer avec intérêt que les

rances chimériques, ces idées exagérées de l'importance de l'homme dans l'univers, que fait naître la philosophie théologique, et que détruit sans retour la première influence de la philosophie positive⁴, sont,

diverses écoles théologiques et métaphysiques..... s'accordent toujours en ce seul point fondamental de concevoir comme primordiale la considération de l'homme, en reléguant comme secondaire celle du monde extérieur, le plus souvent presque entièrement négligée. De même, l'étude positive n'a pas de caractère plus tranché que sa tendance spontanée et invariable à baser l'étude réelle de l'homme sur la connaissance préalable du monde extérieur. » (Cours, 40^e leçon.) Ainsi, l'opposition entre la philosophie théologique et la philosophie positive consiste en ce que la théologie subordonne le monde à l'homme, tandis que le positivisme fait l'inverse.

1. La science détruit la doctrine des causes finales et remplace le principe anthropomorphique de finalité par le principe positif des *conditions d'existence*. Les raisons de cette substitution apparaissent surtout dans le développement de l'astronomie : « La seule connaissance du mouvement de la terre a dû détruire le premier fondement réel de cette doctrine (des causes finales), l'idée de l'Univers subordonné à la terre et par suite à l'homme... » (19^e leçon.) Quant à la preuve de l'existence de Dieu et de la providence par l'aménagement de la création en vue du plus grand bien de l'homme, l'astronomie lui porte un coup mortel : en effet, elle montre que la combinaison des astres et de leur mouvement n'est pas la plus parfaite possible et que la science permet de concevoir quelque chose de mieux. Comte observe ironiquement que les astronomes, qui savent cela, se rattrapent en admirant les corps vivants qu'ils connaissent mal ; de leur côté, les anatomistes, qui n'ignorent pas les défauts des organismes, s'extasient sur l'ordre merveilleux des astres dont ils ont une notion insuffisante et sont

à l'origine, un stimulant indispensable, sans lequel on ne pourrait certainement concevoir que l'esprit hu-

tout prêts à s'écrier : *Cæli enarrant Dei gloriam*. Mais ce sont surtout Newton et Laplace qui ont rendu impossible toute croyance en la finalité en montrant que *l'ordre cosmique est une conséquence de la loi de gravitation et du mode de formation du système solaire*. En parlant de la stabilité du système solaire, Comte dit : « Une constitution aussi essentielle à l'existence continue des espèces animales est une simple conséquence nécessaire, d'après les lois mécaniques du monde, de quelques circonstances caractéristiques de notre système solaire, la petitesse extrême des masses planétaires en comparaison de la masse centrale, la faible excentricité de leurs orbites, et la médiocre inclinaison mutuelle de leurs plans... On devait d'ailleurs, *a priori*, s'attendre en général, à un tel résultat, par cette seule réflexion que, puisque nous existons, il faut bien, de toute nécessité, que le système dont nous faisons partie soit disposé de façon à permettre cette existence, qui serait incompatible avec une absence totale de stabilité dans les éléments principaux de notre monde... La prétendue cause finale se réduirait donc ici, comme on l'a déjà vu dans toutes les occasions analogues, à cette remarque puérile : il n'y a d'astres habités dans notre système solaire que ceux qui sont habitables. On rentre en un mot dans le principe des conditions d'existence qui est la vraie transformation positive de la doctrine des causes finales et dont la portée et la fécondité sont bien supérieures ». (*Ibid.*) En somme, il y a réalisation d'un système de phénomènes et de lois quand apparaissent les conditions nécessaires et suffisantes à cette réalisation. Mais cela ne signifie nullement que ce système soit le plus parfait possible, ni qu'il soit la cause finale des circonstances qui le conditionnent. Il y a un rapport nécessaire entre l'existence et l'évolution, entre la structure et le mouvement, ou, pour emprunter le langage de Comte, entre les *lois statiques* et les *lois dynamiques*. Cette harmonie est

main se fût déterminé primitivement à de pénibles travaux ¹.

Nous sommes aujourd'hui tellement éloignés de ces dispositions premières, du moins quant à la plupart des phénomènes, que nous avons peine à nous représenter exactement la puissance et la nécessité de considérations semblables. La raison humaine est maintenant assez mûre pour que nous entreprenions de laborieuses recherches scientifiques, sans avoir en vue aucun but étranger capable d'agir fortement sur l'imagination, comme celui que se proposaient les astrologues ou les alchimistes. Notre activité intellectuelle est suffisamment excitée par le pur espoir de découvrir les lois des phénomènes, par le simple désir de confirmer ou d'infirmer une théorie. Mais il ne pouvait en être ainsi dans l'enfance de l'esprit humain. Sans les attrayantes chimères de l'astrologie, sans les énergiques

tout ce qu'exprime le principe des conditions d'existence. Et c'est précisément parce que ce principe est ainsi déterminé qu'il possède une *fécondité* bien supérieure à celle des causes finales, car il incite à rechercher dans tous les domaines de la science une liaison entre les lois de succession et les lois de coexistence.

1. Les facultés intellectuelles sont celles dont l'homme a le plus besoin, mais aussi qu'il est le moins porté à exercer spontanément. D'où la nécessité d'une excitation préliminaire. Les facultés affectives remplissent cette fonction de stimulant. Le désir d'un grand rôle à jouer, d'un immense pouvoir à conquérir, a dirigé l'attention de l'humanité sur des problèmes que, sans ses chimériques espérances, elle n'eût même pas aperçus.